

L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

L'heure qui s'écoula, entre son départ et son retour, parut la plus longue de leur vie à ceux qui attendaient.

Gérald, à bout de forces, s'était enfui. Ethel Stone sanglotait éperdument. Florence et Olivier, muets d'angoisse, ne détournaient leurs regards de lady Augusta, immobile, comme insensible que pour interroger les aiguilles de la pendule.

Enfin leurs oreilles tendues perçurent, au dehors, un bruit de roues, un grincement de gravier. La malade avait dû entendre elle aussi.

Un effort surhumain la souleva, les yeux agrandis, les bras tendus ; et quand, dans la baie de la porte, lentement ouverte, parut un religieux vêtu de bure, son vieux visage aurolé de neige rayonnant d'une compatissante et divine charité, elle lui cria, oublieuse de tout son passé d'orgueil et d'entêtement :

— Sauvez-moi ! ah ! par pitié, sauvez-moi !

Le prêtre comprit bien que ce n'était pas la vie de son corps que demandait si humblement la châtelaine de Kilmore, à cette heure suprême où le voile décevant des illusions était pour elle entièrement déchiré.

Il s'approcha, et, courbé sur elle, lui parla doucement.

Les mots simples et brefs qu'il prononçait avec une sereine autorité, l'autorité de la foi sans défaillance, ne ressemblaient en rien au discours ampoulé du ministre anglican : ils faisaient descendre l'espoir en cette âme troublée, épouvantée par l'approche du sombre passage, dont nul d'entre nous ne pourra fuir l'horreur.

La mourante écoutait avidement, recueillant ses dernières forces pour entendre, pour répondre.

Son front altier se courbait, très humble maintenant, sous la main bénissante du prêtre.

— J'ai péché... Je me repens... Je voudrais expier...

Soudain, le souffle et la parole s'éteignirent ensemble dans sa gorge serrée par un nouveau spasme. Ses yeux se vitrèrent et sa tête, raidie, se renversa.

— Grand'mère !... crièrent en même temps Noll et Florence.

Le Père Arthur se retourna vers eux :

— Pleurez-la... priez pour elle, leur dit-il de sa voix douce et grave, singulièrement ému. Dieu est la bonté sans bornes, et elle a désiré le connaître, l'aimer... Elle s'est repentie...

IX

La mort de lady Ruthwen modifia sensiblement le train de vie et les habitudes de Kilmore-Castle.

D'abord, le deuil austère de ses habitants ferma aux réceptions nombreuses et bruyantes les portes du manoir. Et, le deuil passé, elles ne se rouvrirent plus que de loin en loin, aux plus proches voisines, à quelques rares amis.

La comtesse Augusta n'était plus là pour faire les honneurs des splendides salons, pour présider les repas de cérémonies servis, sous la direction du majestueux Hooper, dans la grande salle à manger lambrissée de chêne et tendue de cuir de Cordoue.

Ce rôle difficile de maîtresse de maison, dans un château comme celui de Kilmore, où rien ne pouvait décentement se faire qu'en grand appareil, eût été écrasant pour la jeunesse et l'inexpérience de Flor.

Et puis, si respectable que fût, comme chaperon, l'excellente et timide Ethel Stone, la situation de la jeune fille eût été, dans les fêtes, souvent délicate.

Ses goûts, d'ailleurs, et ceux de Noll, s'arrangeaient fort bien du repos et de la solitude qu'ils n'avaient jamais goûtés, sans conteste, du vivant de la trop mondaine aieule.

Il n'en était pas de même de Gérald, auquel bientôt les journées studieuses et les soirées paisibles devinrent insupportables. La chasse, la pêche, les tranquilles causeries au coin du feu, ne suffisaient pas à charmer son désœuvrement.

Afin de secouer l'ennui qui, chez lui, menaçait de tourner au spleen,—la névrose anglais par excellence,—il se mit à voyager, y prit goût, si bien que, sur les douze mois de l'année, c'est à peine s'il en passait deux à Kilmore-Castle.

Pendant qu'il vivait ainsi loin du vieux manoir, Florence, sous la direction de lord Ruthwen, y avait terminé ses études.

Miss Ethel, femme d'intérieur remarquable, et de plus fort adroite aux travaux manuels, l'avait initiée à la science du ménage et à celle de l'aiguille, sans lesquelles la plus brillante éducation féminine est toujours incomplète.

Flor, qui jouait du piano et chantait maintenant en musicienne consommée, qui pouvait seconder Olivier dans ses savantes recherches et ses études ardues, savait aussi chiffonner gracieusement des dentelles et des rubans, draps et étoffes, broder de fine lingerie, même reprendre des bas ou de vulgaires torchons, et tricoter pour les pauvres des brassières et des jupons de laine commune.

Nul mieux qu'elle ne soignait un malade ou ne pansait plus adroitement les blessés. Elle vérifiait, bienveillante et sérieuse, les comptes embrouillés, mais sincères, du brave Hooper, et quand, descendue dans la vaste cuisine aux cuivres reluisants, elle mettait ses mains blanches dans la pâte d'un plum-pudding, jamais l'entremets national n'était mieux réussi que ce jour-là.

Noll Ruthwen et Ethel Stone étaient, chacun dans un ordre d'esprit différent, très fiers de leur docile élève.

Quant à Flor, grâce aux diverses connaissances qu'elle tenait de l'un et de l'autre, elle trouvait, en elle et autour d'elle, assez de ressources pour ne jamais s'ennuyer.

Trois ans s'étaient écoulés depuis la mort de lady Augusta. Sa personnalité, très marquée, avait une trop grande place au manoir pour qu'il fût possible de l'y oublier.

D'ailleurs Florence, comme Noll, gardait le respect profond du souvenir ; et miss Stone, fidèlement reconnaissante, rappelait souvent avec attendrissement, que c'était à la générosité de sa riche parente qu'elle devait la tranquillité actuelle de sa vie, et de ne s'être pas consumée dans la détresse et les privations.

L'antique chapelle abandonnée du château de Kilmore avait été restaurée avec soin et publiquement rendue au culte catholique, sa première destination.

Dans le caveau funéraire des Ruthwen, à l'ombre de la Croix symbole d'amour et de pardon, gage des immortels revoirs, dormaient maintenant, côte à côte, la comtesse Augusta et sa fille Flora.

Au moment où lady Ruthwen allait franchir le seuil de la redoutable éternité, son cœur s'était amolli, ses yeux dessillés, et son orgueilleux ressentiment s'était fondu dans les remords et le repentir.

Interprétant ces derniers sentiments de la mourante, une main délicate et pieuse avait réuni dans la mort la mère et la fille si longtemps, si cruellement divisées.

Et, sur une plaque de marbre, jumelle de celle qui portait le nom de la pauvre jeune morte, par lui rappelée de l'exil, Olivier avait fait graver, en lettres d'or, cette inscription qui arrachait à Florence, chaque fois qu'elle la relisait, des larmes d'attendrissement et de reconnaissance :

A la mémoire
Du capt. Jean Dally,
Epoux de Flora Ruthwen
Mort glorieusement pour la France
Au combat de Thuyen-Quan
Le... 18...

Des messes, chaque mois, étaient célébrées près de ces tombes, ainsi qu'à la paroisse catholique de Dumbarton, où le vieux missionnaire à cheveux blancs ne priaît pas seulement pour Jean et pour Flora Dally, mais aussi pour l'âme qui, bien que tardivement ouverte à la vérité, avait cependant désiré d'un grand désir, à son heure suprême, le salut. On pouvait espérer que Dieu, qui paie généreusement même les ouvriers de la onzième heure, l'accorderait à la dernière aspiration de l'aieule, aux suppliantes prières des petits-enfants.

Trois ans avaient passé. Ils avaient amené Florence Dally au seuil de son dix-neuvième printemps.

Les robes courtes de la fillette avaient, depuis longtemps déjà, fait place aux jupes trainantes, d'une coupe simple et gracieuse. Ses cheveux indisciplinés ne flottaient plus en boucles sur ses épaules ; elle les enroulait à la grecque, en une molle torsade fixée un peu au-dessus de la nuque, dont ils dégageaient le dessin ferme et pur. Mais, autour de son front blanc, quelques mèches légères s'enlevaient toujours en frisons soyeux, derniers vestiges de sa libre coiffure d'enfant.

En ce moment, tandis que Noll lui parle, elle plonge dans l'eau d'une jardinière en barbotine les tiges des glaïeuls blancs, rosés ou d'un pourpre éclatant, qu'elle vient de cueillir dans les corbeilles du jardin.

Des fleurs orgueilleuses, raides et superbes, aux longues feuilles lanréolées, sont celles que préfère Gérald, et déjà toutes les potiches du hall en sont garnies.

Cela veut dire que l'on attend, à Kilmore-Castle, le cadet des Ruthwen et que l'heure indiquée dans la dépêche, consultée à plusieurs reprises par Noll impatient, approche.

Les divergences de goûts et d'idées, qui séparaient les deux